

« La Ville et ses artifices »

dans *Le féminin pluriel* de Benoîte et Flora Groult

« On ne peut pas être à la fois à la ferme et au moulin »

Le féminin pluriel

« Il faut cultiver son jardin » *Candide*

Cet article portera sur un livre de Benoîte et Flora Groult, *Le féminin pluriel* (1965), afin d'analyser la représentation de la ville, de ses artifices et de son impact sur les femmes dans ce texte basé sur des rencontres et des expériences personnelles et qui traite de tous les thèmes principaux du féminisme. Ainsi, cette contribution examinera le distinguo entre la ville et la campagne et les effets réparateurs de la nature, un thème récurrent chez les sœurs Groult, et chez Benoîte en particulier. Une histoire d'infidélité dans laquelle deux amies aiment le même homme, le récit des Groult semble, a priori, conforme aux conventions traditionnelles vis-à-vis du sexe où la ville est un site de danger, peu accueillant pour les femmes. Par contre, la campagne bretonne offre un refuge, un lieu de convalescence et de récupération après les troubles émotionnels causés par des rencontres extra-maritales. Ce chapitre cherche à étudier cette opposition binaire qui fait du territoire urbain de Paris une source d'inquiétude et de peur contrairement à l'environnement sûr des côtes bretonnes. En particulier, ce chapitre se concentrera sur l'attrance qu'a la vie rurale pour le personnage de Marianne et sur la symbiose entre la vie à la campagne et son bien-être. Ce faisant, ce chapitre avancera que les rapports entre les femmes et les zones rurales et urbaines dans ce livre sont en fait plus complexes et les subtilités du *Féminin pluriel* nous révèlent les ambiguïtés des femmes envers leurs perceptions de l'exil et de l'appartenance dans les deux domaines.

Le véritable succès de Benoîte et Flora Groult auprès de leurs lecteurs ne va toujours pas de pair avec une reconnaissance de la valeur littéraire et socio-culturelle de leurs livres. Ce fait a frappé Benoîte Groult qui exprime clairement sa déception au sujet de l'estime de son travail : « Les critiques sur nos livres apparaissaient à la page beauté, recettes de cuisine, et puis il y avait un petit article sur 'ces dames'. On était deux femmes en plus ; et nous avons lu des phrases comme 'quand les femmes échangent le plumeau contre le stylo'. Nous étions des ménagères qui écrivent et pas des écrivaines¹ ». Une relecture de leurs œuvres révèle pourtant un riche corpus de littérature féministe débordant d'humour et de critique sociale, un ensemble de textes des plus inhabituels car écrits par des sœurs. Depuis la publication du *Journal à quatre mains*², un journal de guerre fictif fondé sur des expériences vécues, les sœurs Groult avaient continué à collaborer, ce partenariat culminant en 1968 avec *Il était deux fois*³. Comme Benoîte Groult l'explique, le déplacement de Flora a mis fin à leur collaboration, propulsant les sœurs sur différentes pistes :

« Et quand on s'est séparées, puisqu'elle a épousé un diplomate, anglais d'ailleurs, Sir Bernard Ledwidge, il était à l'ambassade d'Angleterre en Finlande, puis en Israël donc nous étions séparées matériellement. On n'a pas pu écrire ensemble. C'est pour ça qu'on s'est séparées mais c'était très bien

¹ Entretien avec Imogen Long.

² GROULT, B., ET GROULT, F., *Journal à quatre mains*, Paris, Denoël, 1962.

³ GROULT, B., ET GROULT, F., *Il était deux fois*, Paris, Denoël, 1968.

parce que trois livres ensemble, ça suffit. Après il aurait fallu trouver des sujets qui avaient un double éclairage, ce qui n'était pas facile. Ce serait devenu un peu un artifice. Donc, c'est tombé très bien qu'elle ait habité l'étranger, qu'on soit obligé de "divorcer" sur le plan littéraire. Elle a continué ses livres de son côté et moi du mien. On a eu la chance toutes les deux de continuer des carrières ⁴».

Le fait d'écrire en duo est d'autant plus pertinent ici vu l'intrigue de l'histoire dans *Le féminin pluriel* : deux femmes amies aiment le même homme, Juliette tombe amoureuse du mari de Marianne, son ancien amant, Jean, et le texte raconte les douleurs, la jalousie et la souffrance engendrées par cette situation. Le premier mari de Marianne, Emmanuel, est décédé jeune et elle s'est remariée avec le cinéaste Jean, ce qui fait écho à la vie de Benoîte Groult. Marianne a une fille de seize ans, Delphine, de sa première alliance, et un petit fils à l'école primaire de son union avec Jean, Jean-Marie. Les deux protagonistes se distinguent par des personnalités et des parcours très différents correspondant peut-être aux caractéristiques des deux sœurs : « Jean le sultan, le doge de Pendruc, roi de Vert-ville et autres cités, avait deux femmes. La brune était grave, intelligente et belle, la blonde était légère, instinctive et jolie et il les aimait mêmement ⁵», et, reflétant la trajectoire de Benoîte, Marianne se décrit comme une « intellectuelle un peu bohème⁶ ». Bien que le texte alterne entre les chapitres selon la focalisation sur les personnages, Jean-Didier Wolffromm fait une mise en garde sur les dangers de distribuer les deux voix narratives selon les deux personnages : « [L]eur relation n'est pas si simple. Aucune n'a voulu dire qui tenait la plume⁷. »

Afin de jeter une nouvelle lumière sur ce point, Benoîte Groult a dernièrement précisé les modalités de la production de ce texte : « On a hésité à publier deux livres, avec le nom de l'homme commun comme titre. Et puis on a trouvé plus vivant de faire le même livre. Mais c'était très facile. Chacune a choisi un personnage : moi, je voulais jouer le personnage de la femme trompée : ça me paraissait plus intéressant, puis c'est ce que je vivais à ce moment-là, alors que ma sœur était très idéaliste. Elle avait quatre ans de moins que moi, elle était beaucoup plus jeune d'esprit. Elle croyait à la fidélité conjugale, alors elle a choisi le rôle de la maîtresse avec beaucoup de regrets. Oui, ça ne lui plaisait pas. [...] On a travaillé face à face, chacune écrivant son histoire, mais sur le même homme, donc on était tout de même d'accord sur la trame de l'histoire, en permanence⁸. »

Dépassant la sphère de l'amour et de la jalousie, ce texte écrit en collaboration évoque des questions plus larges telles que l'identité des femmes, l'éducation, la vieillesse et la beauté, les droits en matière de sexualité et de procréation ainsi qu'une société en rapide mutation, dominée par une urbanisation croissante. Ces préoccupations reflètent la conjoncture socio-historique dans laquelle la légalisation de la contraception et de l'avortement entrèrent en vigueur, en 1967 et 1975 respectivement. En phase avec ces enjeux, les auteures y répondent via leurs personnages et, de cette façon, le concept de corédaction est un indice de l'éthos de coopération parmi les femmes impliquées dans la deuxième vague féministe. *Le féminin pluriel* reste un texte important à bien des égards : à travers ce portrait de la place des femmes dans la société et des marges limitées dont elles disposent, ce livre évoque les frustrations abordées plus profondément et systématiquement par le mouvement féministe des années 1970. En particulier, la manipulation ludique du langage suggère que les mots font partie intégrante de la lutte en faveur de l'égalité, ce

⁴ Entretien avec Imogen Long.

⁵ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, Paris, Denoël, 1965, p. 85.

⁶ Ibid.

⁷ WOLFFFROMM, J.-D., 'Comment l'esprit vint à Benoîte', *L'Express*, 11-17 novembre 1983, p. 13.

⁸ Entretien avec Imogen Long.

qui explique l'engagement de Benoîte Groult auprès de la « Commission de terminologie pour la féminisation des noms de métiers, de grades et de fonctions⁹ » dans les années quatre-vingts.

Malgré la controverse autour de cette campagne chez les féministes, Benoîte Groult y tient beaucoup et reproche à Simone de Beauvoir de ne pas avoir apporté son soutien à cette cause :

« Elle ne s'était pas rendu compte, je crois, que le langage est symbolique et que c'est une conquête aussi pour tout le monde, et que les peuples conquérants, d'ailleurs, ont effacé le langage des peuples conquis, et que nous étions comme un peuple conquis. On avait le langage des hommes, il y avait d'ailleurs un dictionnaire des dames et des demoiselles en France avec les mots permis pour les femmes et les mots interdits, et je crois qu'elle n'avait pas encore saisi l'importance de ce combat-là¹⁰. »

En effet le choix du titre de l'ouvrage accentue l'importance des mots. Le 'féminin pluriel' du titre est basé sur une citation de Rilke qui forme l'épigramme aux deux tiers du roman : « Est-il possible que l'on dise 'les femmes', 'les enfants', 'les garçons', et que l'on ne se doute pas que ces mots, depuis longtemps, n'ont plus de pluriel mais n'ont qu'infiniment de singuliers¹¹? » Par leur choix de cette épigramme, les Groult soulignent la pluralité des voix féminines par rapport à la voix dominante de Jean qui fixe les règles du jeu ; interrogée au sujet du titre, Benoîte Groult explique : « C'était en pensant à cet homme qui aimait deux femmes. Le masculin était très singulier. Il était le seul amour des deux¹². » Tout comme les deux femmes aiment le même homme mais s'opposent pour obtenir son attention complète, le conflit entre les protagonistes reflète les tensions chez les femmes des années soixante entre le mariage comme institution et la liberté de choisir des voies alternatives. Juliette lutte avec ces questions, désirant être simultanément épouse et maîtresse : « J'ai comme un désir désespéré d'être à la fois Marianne et Juliette¹³. » Chez Marianne, par contre, la jalousie s'articule autour de la position de Juliette : 'J'aurais voulu être Juliette ce soir. J'avais bu pour me donner l'audace d'être la maîtresse de Jean¹⁴. »

Comme les Groult le démontrent assez clairement, les deux prises de position dans le texte s'avèrent insatisfaisantes, un dilemme résumé par Benoîte Groult : « On rêve beaucoup à ce qui se passe avec votre conjoint ailleurs et on croit toujours que l'autre place est meilleure. Et puis si on était à l'autre place, on veut être tout et c'est un rêve qui ne marche pas très longtemps¹⁵. » De cette manière, les Groult soulignent le pouvoir du mâle dans cette histoire qui dirige les événements et qui prend les décisions, privant les femmes de l'autonomie, comme le confirme Benoîte Groult : « On avait envie de faire un livre montrant que l'infidélité est vraiment inscrite dans la nature humaine et que c'est toujours très dur à vivre, mais que ça ne veut pas dire que l'autre femme est une salope – même si on a envie de la tuer. C'est une femme qui joue son jeu, qui est amoureuse, et puis c'est l'homme au fond qui trahit sa femme, ce n'est pas l'autre femme qui trahit¹⁶. »

En dépit de ces axes de réflexion manifestement féministes, Benoîte Groult se déclara 'féministe inconsciente' au moment de la rédaction du *Féminin pluriel* : « Savez-vous que le mot féminisme, il n'est pas cité par Simone de Beauvoir dans *Le deuxième Sexe*, qui a paru en 49 ?

⁹ A ce titre voir GROULT, B., « The Feminization of Professional Names : An Outrage against Masculinity », dans *Beyond French Feminisms*, CÉLESTIN, R., DALMOLIN, E., et DE COURTIVRON, I., (dir.), New York, Londres, Palgrave/St. Martin's Press, 2002, p. 69-75.

¹⁰ Entretien avec Imogen Long.

¹¹ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p. 55. L'épigramme provient du roman *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke.

¹² Entretien avec Imogen Long.

¹³ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p. 275.

¹⁴ Ibid., p. 143.

¹⁵ Entretien avec Imogen Long.

¹⁶ Ibid.

J'avais déjà vingt-neuf ans donc c'était un peu tard pour devenir une jeune fille féministe : j'étais déjà une femme. Et le mot féminisme était absent pendant la guerre sous Pétain dont la devise était – 'Travail, Famille, Patrie'. Je n'avais pas de nom à mettre sur mes idées, alors elles ne servaient à rien, elles n'étaient pas structurées¹⁷. »

Malgré ces affirmations, les deux écrivaines ont réussi à produire dans *Le féminin pluriel* une critique vive de la place des femmes dans la vie contemporaine sous la cinquième République, dans le contexte historico-culturel d'une France qui se reconstruit, acceptant les bouleversements engendrés par la deuxième guerre mondiale. Dans une veine satirique, les Groult imitent les absurdités de la vie à l'époque du consumérisme et des médias de masse ; par exemple, les activités quotidiennes de Jean, que se disputent les deux femmes, sont réglées par des sigles : « La CCAFRP lui verse de l'argent pour ses enfants, l'URSSAF le lui reprend pour les enfants des autres ; la SACEM, la SACD, la SDRM, la CAPRIC et l'ORTF lui octroient les sommes qu'il reverse incontinent au CNEP pour le bénéfice de l'EDT, des P et T, des HLM et de sa BMW¹⁸. » Cette liste humoristique de néologismes montre à quel point la vie d'après-guerre connaît d'évolutions, et les effets de ces transformations semblent encore plus vifs dans un contexte urbain. Au vu de ces transformations et de leur importance pour les Groult, l'attention de ce chapitre se tournera vers le thème de la division entre la ville et la campagne.

Native de Paris et issue d'un milieu aisé, Benoîte Groult sait ce qu'être parisienne signifie: depuis longtemps elle vit à deux pas du musée Rodin, dans le 7^{ème} arrondissement. Toutefois elle a passé ses vacances d'enfance en Bretagne et, avec son mari Paul Guimard, y a acheté un pied-à-terre. Les conséquences de cette coexistence sont perceptibles à travers son écriture et cet état de choses explique la déclaration suivante dans la préface d'*Ainsi soit-elle* : « Ayant vécu à Paris depuis quarante ans, habitant le Var depuis cinq ans, c'est toujours à la Bretagne que je pense quand je dis : chez moi¹⁹. » Cet amour de la Bretagne s'aperçoit dans *Le féminin pluriel*, où le personnage de Marianne réclame un retour aux sources de la vie et de la nature pour échapper à l'univers étouffant de Paris. Cette aspiration à la liberté, symbolisée par un ailleurs spatial, représente les troubles provoqués par la transformation rapide du mode de vie dans les pays occidentaux d'après-guerre²⁰.

Le décalage entre richesse matérielle et bonheur spirituel est mis en relief dans *Le féminin pluriel* : dans un milieu socio-économique et culturellement aisé, ce phénomène est illustré par les professions des personnages : Jean est cinéaste, Juliette est employée par une maison de couture reconnue tandis que Marianne n'a pas de travail fixe, ayant dû renoncer à une carrière dans la médecine afin de se consacrer à son rôle de mère. Toutefois, elle a quand-même fait des études supérieures. Ce monde rempli de « capital culturel » bourdieusien n'a rien d'extraordinaire considérant la trajectoire personnelle de Benoîte Groult et ses expériences de professeure, puis écrivaine, comme elle le précise : « C'est le milieu dans lequel je vivais, que je connaissais alors je pouvais le décrire d'une manière plus véridique que de choisir un milieu d'avocat que je ne connais pas ou d'homme d'affaires. Et c'est vrai que dans ce milieu, les faux-semblants, les apparences, le spectacle ... On se donne en spectacle et ça compte quelquefois plus que la vérité²¹. »

Pour Juliette, c'est Paris qui constitue un site d'angoisse car elle y ressent la proximité avec Marianne qui habite rue Guénégaud, dans le quartier de la Monnaie : « De savoir Marianne dans

¹⁷ Ibid.

¹⁸ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op. cit., p. 179.

¹⁹ GROULT, B., *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975, p. 7.

²⁰ À certains moments, on ne peut pas s'empêcher de penser au périple grec effectué par Laurence et son père dans le roman ultérieur *Les belles images* de Beauvoir où les protagonistes sont en quête de « valeurs que nous avons perdues ». BEAUVOIR DE, S., *Les belles images*, Paris, Gallimard, 1966, 1997, p. 162.

²¹ Entretien avec Imogen Long.

Paris, à quelques rues de moi, a fait peser un maléfice sur mon sommeil²². » Pour elle Paris représente donc le lieu du travail, de la routine et des restrictions avec des zones privilégiées pour les femmes, comme l'illustre son projet, pour combattre sa détresse émotionnelle, de voir sa collègue Franca : « Je voudrais ne plus penser à rien, être un moujik dans la steppe russe au XVI^e siècle ! Solution plus pratique : j'irai chez Franca dans le XV^e arrondissement. C'est un arrondissement pour femmes ; j'y serai très bien pour ma cure²³. » Cette ironie reflète l'argumentation développée plus tard par des féministes dans *Les femmes s'entêtent* qui notent qu'« on a trop tendance à considérer que les villes sont des objets neutres, naturels et construits, en oubliant qu'elles expriment les rapports sociaux et participent à leur renforcement. Les villes ne sont pas seulement des espaces morphologiques. Elles sont des institutions, c'est-à-dire qu'elles sont dotées d'une série de règles qui représentent les intérêts du groupe dominant, celui des hommes, et leur système de valeurs par lequel ce groupe s'impose à l'ensemble de la société²⁴. » Marianne essaie de dépasser les limites de la ville et du « petit cube gris où j'habitais hier encore²⁵ » en déménageant dans une grande chambre qui « donnait sur le petit jardin de Balzac et sur Paris²⁶. » Lasse du « drame qui engageait trois vies [...] dans ce petit espace à peine visible²⁷, » Marianne se met à flâner dans la cité, une activité éternellement associée à la sphère masculine comme dans *Les fleurs du mal* de Baudelaire²⁸; elle se permet de s'attarder et d'apprécier la nature dans la ville : « Sous terre, partout où le macadam laissait un espace, la Nature s'empressait d'affleurer et de commencer à grouiller. Encore une fois (Quel bonheur !) on allait se laisser prendre aux brèves promesses du printemps. Chaque fois, je marche comme un seul homme. J'allais recommencer mes promenades quai aux Oiseaux²⁹ [...] » Elle se réapproprie des repères iconographiques tels que « le doigt levé de M. Eiffel, les trouées du Baron Haussmann, la Seine d'Apollinaire et [...] les Grands Hommes, couchés entre hommes, sous leur dôme doré³⁰. »

En traversant la ville, Marianne combat le malaise d'avoir affaire au tout-Paris³¹ : « Alors que je sais bêcher la terre ou ramer pendant des heures, piétiner devant le tout-Paris me donne des hémorroïdes³². » D'ailleurs, le tout-Paris se réunit en grand nombre à la campagne. La résidence secondaire de Franca à Noailles sert de microcosme parisien car c'est un « village occupé totalement par les Parisiens. Mais la capitale s'étend peu à peu sur la campagne comme un eczéma géant³³ ». De ce fait, le seul rempart possible semble un retour en Bretagne. Cette évasion est presque dépeinte comme la reprise d'une existence idyllique préindustrielle, tellement cet environnement a un effet réparateur sur le plan affectif ; comme Marianne l'observe « en une nuit, j'ai rajeuni de cent ans³⁴. » En revanche, la vie urbaine semble avoir des effets nocifs sur la santé physique et émotionnelle de ses habitants. Dans ce contexte, les Parisiens et, plus particulièrement, les Parisiennes, recherchent la nature afin d'échapper à leur mode de vie stressant. Marianne exprime un sentiment de soulagement de ne plus être gouvernée par les schémas de la vie moderne, observant que « [sa] vie n'est plus réglée par le métro ou l'école mais

²² GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p.71.

²³ Ibid., p. 236.

²⁴ ENJEU, C., ET SAVÉ, J., « Structures urbaines et réclusion des femmes », *Les femmes s'entêtent*, Paris, Gallimard, 1975, p. 33-48, p. 33.

²⁵ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p. 256.

²⁶ Ibid.

²⁷ Ibid.

²⁸ Voir PARSONS, D.L., *Streetwalking the Metropolis: Women, the City and Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

²⁹ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p. 256.

³⁰ Ibid.

³¹ Pour avoir une vue des personnalités typiques du tout-Paris de cette époque, voir les tableaux présentés dans GIROUD, F., *Françoise Giroud vous présente le tout-Paris*, Paris, Gallimard, 1952.

³² GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel*, op.cit., p. 172.

³³ Ibid., p. 283.

³⁴ Ibid., p. 321.

par le soleil³⁵ » et éprouve de la joie de vivre une existence plus naturelle. Ceci est démontré par son plaisir d'être libérée des rituels de la beauté féminine, et plus précisément du maquillage, pendant l'un de ces séjours, ainsi qu'elle le déclare : « quinze jours où je vais m'offrir le luxe d'être moche tranquillement³⁶. » Ce séjour fait des merveilles, ainsi que le fait remarquer Marianne: « le miracle breton a eu lieu : le goût de vivre me revient³⁷. » Dans tous ses romans, Benoîte Groult a mis l'accent sur les puissances curatives et dynamisantes du monde naturel pour les femmes : « En tout cas, dans plusieurs de mes livres, chaque fois qu'une femme a un malheur, un chagrin, un deuil, il y a cette tentation de retourner à la nature et parce que j'ai passé toutes mes vacances chez mes grands-parents en Bretagne et ça m'a beaucoup marquée, que j'ai été en mer à la pêche, que j'apprends les noms latins des animaux, des plantes, la zoologie, la botanique³⁸. »

Pourtant, cette manière de mener une vie plus simple ne peut pas durer. Marianne constate plaintivement : « je quitte mon abri côtier, ma patrie, il faut retourner à la ville³⁹. » La vision de la vie rurale selon Benoîte Groult est, il faut le reconnaître, celle d'une bourgeoise privilégiée, en possession d'une résidence secondaire, mais cela ne veut pas dire qu'elle présente une image dorée de jeunes cadres et de membres de la classe moyenne qui se permettent de jouer à la Marie-Antoinette. Parfois, la narratrice Marianne doit affronter une vie rude et assumer la responsabilité des tâches pénibles sans l'aide de son mari qui élude les réalités de la cohabitation, visible dans cette citation : « cependant, le dimanche se passe, Jean fait pétiller son esprit et son whisky : c'est ça pour lui. Et, à l'heure de ses corvées du soir, il est épuisé, il a fallu pourtant boucler la maison pour l'hiver, et faire face aux paquets. Jean voudrait voyager sur un nuage⁴⁰. » Nonobstant ces désagréments, elle y trouve une source vitale de régénération et d'authenticité que la ville ne peut pas lui offrir, correspondant aux rapports entre Benoîte et la Bretagne, comme en témoigne l'auteure :

« Enfin, je m'étais enracinée et notre première idée quand on s'est marié avec Paul, c'était d'avoir une maison en Bretagne parce que celle de ma grand-mère avait disparu comme toutes ces grandes maisons familiales d'avant la guerre, alors ça c'est une constante. Même dans mon dernier livre [*Touche étoilé*] où il y a une femme de quatre-vingts ans qui perd son mari, elle n'a qu'une envie, c'est de partir dans sa petite chaumière de Bretagne. Parce que d'abord de s'occuper de la terre vous montre que la vie et la mort sont mêlées, que les plantes ressuscitent, alors il y a une sorte de philosophie qui se dégage des travaux de la terre. Donc, elle [Marianne] repart s'occuper de son jardin chaque fois qu'il y a un drame dans sa vie⁴¹. »

Ce rôle significatif de la nature, mis en lumière par les sœurs Groult, transparait dans *Le féminin pluriel* : Marianne qui se sent lésée par le comportement de Jean, perçu comme une trahison, se soigne grâce au jardinage : « Dernier weekend dans notre campagne. Les feuilles sont encore sur les arbres par habitude, en sursis. Tout pourrit là aussi : les jardins meurent aussi très tôt dans la triste Ile-de-France. Mais eux ressusciteront. J'ai jardiné avec bonheur, remuant à pleines mains cette terre attendrissante qui vous ramène aux sources⁴². » Quoique ce contact physique avec la terre lui soit manifestement bénéfique, elle ne peut pas s'empêcher d'adhérer aux attentes sociales ; après tout, c'est un produit de son éducation morale, pour ainsi dire, de jeune fille rangée.

Contrainte par les mœurs bourgeoises, Marianne entre en conflit avec elle-même : dès qu'un autre regard que le sien l'aperçoit en train de manipuler la terre, elle constate : « Dans une glace de campagne, je passe. J'ai même un faible pour moi, à genoux dans mon jardin ou sciant des

³⁵ Ibid., p. 322.

³⁶ Ibid.

³⁷ Ibid., p. 328.

³⁸ Entretien avec Imogen Long.

³⁹ GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel, op.cit.*, p. 336.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Entretien avec Imogen Long.

⁴² GROULT, B., ET GROULT, F., *Le féminin pluriel, op.cit.*, p. 91.

bûches. Mais quand arrive sur le coup de midi la vraie femme daim et tweed, mèches platinées et bague assortie, je ne suis plus l'intellectuelle un peu bohème, la sportive qui aime ses aises, mais la paysanne, la femme à Mâchuré⁴³. » Sans doute peu consciente que d'autres modèles de vie féminine ne sont pas valorisés de la même façon, Marianne nomme son angoisse sa « condition inférieure⁴⁴ » et note avec une pointe d'ironie que sa rivale Juliette « venait ainsi au temps jadis. Son nez ne brillait jamais, injuste mystère. Son sac Hermès était toujours fraîchement ciré, il en sortait négligemment un pan de mousseline aux couleurs de son chemisier. Facile ! Moi aussi j'ai parfois disposé un foulard de mon sac presque Hermès ! Mais on me disait tout de suite : 'Attention, vous allez perdre quelque chose⁴⁵ !' » La référence au sac Hermès porté par Juliette, certainement influencée par son métier vu qu'elle est une grande consommatrice, démontre les inquiétudes ressenties par beaucoup de femmes vivant dans un monde de plus en plus préoccupé par l'accumulation de richesse et de pouvoirs. Juliette aussi est malheureuse dans cette ère imprégnée de « mythologies », pour reprendre la terminologie de Roland Barthes, et juge son travail d'employée dans une maison de couture comme trompeur : « Allez, viens jouer à la marchande d'illusions. Vu trois collections aujourd'hui. Palpé, jugé, tâté des piles de lainage et des mètres de soie⁴⁶ [...] »

Les deux femmes émettent des doutes quant à leur estime de soi – Marianne fait face à une bataille intérieure qui est fondée sur un doute clé : « après dix ans de mariage je me demande encore si Jean me préfère pomponnée ou rustique⁴⁷ ? » À travers cette question de base on voit le cœur du problème : un manque de confiance en soi, un sens de l'identité souvent remis en cause et une estime de soi-même trop fragile, basée sur l'homme. Marianne paraît trouver difficile de réconcilier les deux aspects : être à la fois femme indépendante et femme amoureuse. La situation de la femme dans ce rapport hétéro-normatif rappelle par moments « l'Amoureuse » de Simone de Beauvoir évoquée dans *Le deuxième sexe* : incapable de gérer sa propre vie, l'amoureuse n'est résolument pas autonome et ne se sent exister que par l'approbation de l'homme. Dans *Le féminin pluriel*, les principes essentiels du féminisme beauvoirien sont mis en exergue : la femme risque d'être l'objet vis-à-vis du sujet mâle.

Au lieu de se focaliser sur leur propre subjectivité, les deux femmes du livre s'embourbent dans une bataille destructive pour les affections de l'homme. Ce texte renforce les faiblesses de la nature humaine en matière d'affaires de cœur et les difficultés auxquelles font face les femmes d'après-guerre pour gérer leur vie affective et sexuelle, un point signalé par Benoîte Groult :

« La vie est faite comme ça de compromis qui ne sont pas clairs. Et dans mon dernier roman [*Touche étoile*] j'ai écrit que pas mal de gens en couple signent le contrat, le contrat de Sartre et Beauvoir mais on continue à souffrir comme au temps de Racine. Même quand on a signé ce contrat moderne de liberté de l'autre. [...] On voit tout de même à la fin du livre que ça va se reconstituer. Non sans dégâts sans doute parce que ça (ne) s'oublie pas tout de même. Mais enfin le couple principal s'est reconstitué et la perdante c'est tout de même Juliette dans cette histoire. [...] Alors peut-être ça ne retrouvera pas la fraîcheur et l'enthousiasme du début mais enfin l'une a une victoire⁴⁸. »

Grâce à ces quelques exemples, on peut discerner que le *modus operandi* des Groult compte plusieurs stratégies, dont une observation minutieuse d'un sous-ensemble de la vie française des années soixante, ainsi qu'un grand sens de l'humour présent dans ces parodies qui impliquent une juste critique de cette société parfois absurde dans laquelle elles ont vécu. Pendant nos discussions, Benoîte Groult a fait remarquer que « C'est un livre très ancien. Les mœurs ont beaucoup évolué depuis l'écriture de ce livre-là⁴⁹ ». En dépit de cet ancrage dans un

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Ibid., p. 91.

⁴⁵ Ibid., p. 92.

⁴⁶ Ibid., p. 127.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Entretien avec Imogen Long.

⁴⁹ Ibid.

contexte temporel et culturel précis, elle a néanmoins indiqué que « Cela dit, les jeunes filles, elles, continuent à dire : 'la fidélité est une chose essentielle dans le mariage'. Je crois qu'elles n'ont rien vu parce que, malheureusement, la vie est longue aujourd'hui⁵⁰. »

Malgré son âge, ce roman continue, quelque cinquante ans plus tard, à captiver son lectorat, révélant les complexités des rapports entre les femmes et la ville et la campagne et, dans un contexte plus large, l'amitié au féminin, la dynamique mère-fille ainsi que la découverte de la vieillesse. Les Groult montrent à tout moment les luttes multiples des femmes pour qu'elles se construisent un sens de soi solide et cohérent. En guise de conclusion, bien que les femmes se sentent partagées et prises en tenaille entre ces deux mondes, Paris et ses espaces publics, traversés par un flâneur masculin, ont été depuis longtemps associés à la masculinité tandis que la terre sauvage de dune et d'océan, des lieux centraux dans l'univers fictif des Groult, se prêterait plus aisément à être parcourus par une voyageuse. Pourtant, par le biais de cet aperçu, on commence à décortiquer cette opposition binaire. Bien que le cadre urbain puisse apparaître dur et néfaste pour ces citoyennes, flâner en ville leur offre une sphère de créativité, de richesse culturelle et d'épanouissement intellectuel, leur permettant de s'enrichir et de s'exprimer en tant qu'individus. Même si les eaux côtières et la terre de la Bretagne restent un refuge sûr, les mauvaises conditions météorologiques et l'isolement paraissent à certains moments inhospitaliers et exigeants, augmentant la sensation d'aliénation chez Marianne. Ce qui compte vraiment, c'est ce contact avec la nature et de prendre soin de soi, comme l'atteste le plaisir du jardinage, que ce soit en ville ou au bord de la mer. Ainsi que Benoîte Groult l'a fait remarquer, le vrai défi que rencontrent les femmes, c'est la nécessité de s'offrir du soutien et de s'éduquer pour résister à la réalité de la vie contemporaine : « On doit être prête à être attaquée par tous les côtés par les tentations de la vie moderne⁵¹. » De cette façon, le texte de Benoîte et Flora Groult remet en question des perceptions de l'environnement naturel et bâti marquées par le genre. Les tableaux topographiques, tout comme les interactions des femmes au sein de ces tableaux, ne peuvent se prêter à des généralisations : les Groult suggèrent plutôt que l'affirmation de soi des femmes dépend de leur rejet des conventions basées sur le genre.

Imogen LONG,

Université de Hull

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Ibid.